

# *Il Volantino Europeo n°8*

## *Avril 2005*

### **Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev**



Lipot mezö , janvier 2005

© J.Y. Feberey

### **Editorial**

Lorsque nous nous retrouverons à Lipot mezö le 5 mai prochain, les arbres auront retrouvé leurs feuilles, et nous dispenseront ombre et bruissement, tels « ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité » (Bossuet, *Sermon sur la mort*).

Depuis notre dernière livraison, la planète a connu de nouvelles convulsions, et on apprend en vrac (*Le Monde*, 7 avril 2005) que le nombre de cancers a progressé de 63% en France durant les vingt dernières années, et qu'il y aurait trois milliards d'habitants dans des bidonvilles en 2050, tandis que nos villes-bidon deviennent de plus en plus irrespirables et encombrées...

Ceci pour la note pessimiste. Pour l'optimisme, voir en pages intérieures.

Mais revenons à notre tout proche colloque : l'organisation s'est déroulée dans de très bonnes conditions, grâce à la disponibilité de nos collègues de la Seine au Danube, et au soutien sans faille de Patrick Debut et Laszlo Dankovics à l'Institut Français de Budapest.

La collaboration entre les *Médecins francophones de Hongrie* et *Piotr-Tchaadaev* se poursuit donc sous les meilleurs auspices, et nous souhaitons à toutes et à tous de profiter au mieux de leur séjour à Budapest.

*Voir le sommaire en dernière page.*

## Le Grand Saut vers l'Inconnu et l'Etranger [sermon pascal]

Nous venons de commémorer le 60ème anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz et la mémoire des 6 millions de victimes juives ainsi que celle des victimes tsiganes (En langue romani, le génocide se dit SAMUDARIPEN) ainsi que celle des malades mentaux. Je rends hommage aux 50 millions de victimes de la 2ème guerre mondiale dont 25 millions de soviétiques et je me demande si on a pu rendre son identité et sa sépulture à chacune. Je rappelle le caractère emblématique de la mise à mort systématique et industrielle des juifs, des tsiganes et des malades mentaux par le régime totalitaire nazi et tiens à rappeler que notre pays n'a pas encore reconnu sa responsabilité vis-à-vis de nos frères tsiganes dont certains n'ont été libérés de nos propres camps d'internement...qu'en 1946! Le nazisme a incarné un monde longtemps inimaginable où chacun ne pouvait avoir une place « garantie », socialisée, qu'à la condition d'être désincarné, sans désir religieux, sauf celui de tuer. Désincarné dans le sens de « se détacher de la réalité » et de la « condition humaine », désincarné dans le sens aussi où la peau, la chair et la viande humaine ont pu même devenir objets de marchandage et de consommation. Souvenons-nous du camp de MONOWITZ organisé autour du consortium IG FARBENINDUSTRIE qui fabriquera du caoutchouc synthétique (Buna). Souvenons-nous que Auschwitz était assuré par ALLIANZ! J'ai fait référence à la mémoire de nos frères et de nos sœurs victimes du Tsunami de décembre 2004 et me suis demandé si l'extraordinaire élan de générosité ne masquait pas une sorte de tentative d'exorcisme de tout ce qui pouvait représenter l'incarnation de l'Etranger. Oui, nous sommes solidaires de l'Etranger et nous le prouvons bien à la condition...qu'il reste chez lui. Car comment expliquer autrement notre suspicion, sinon notre hostilité quand il frappe vraiment à notre porte? Comment expliquer la tolérance sociale à la commande des pouvoirs publics de multiplier par 2 les reconduites à la frontière de gens, certes parfois « en situation irrégulière », mais déjà intégrés socialement, par la scolarisation des gosses ou par le travail au noir: il faut bien survivre!? Or, on sait bien que, et Rony BRAUMAN (Ancien président de Médecins sans frontières) nous le rappelle: « Les sociétés locales sont en réalité les principaux acteurs des secours immédiats et,

en dehors de quelques interventions spécialisées, l'afflux massif de sauveteurs étrangers est surtout un facteur supplémentaire de désorganisation » Ne sommes-nous pas capables d'investir sur le long terme en décidant plutôt d'annuler la dette des pays pauvres? J'ai fait référence aux 40000 morts du tremblement de terre de décembre 2003 en Iran. Qui s'en souvient encore? Qui se souvient des victimes de l'attentat de septembre 2004 à Beslan? Et de ceux du 11 mars 2004 à Madrid? Qui s'intéresse à la genèse du génocide du Rwanda d'avril 1994? Tout se passe comme si l'Actualité avait pris la place de l'Histoire et comme si l'Homme Occidental s'était déconnecté de sa relation à ses racines, à son Histoire et à la Mémoire de ses morts. Tout se passe comme si nous avions perdu tout lien, toute religion et toute religiosité avec les fonctions de la mort et avec les fonctions des morts. Nous avons oublié les fonctions prophétiques des morts qui nous éclairent sur la qualité de l'œuvre restant à accomplir et sur la structure du chemin à emprunter ainsi que sur la qualité des liens nous ayant réunis aux défunts. Seuls (ou presque) aujourd'hui les profanateurs (en transgressant la loi) nous rappellent que les sépultures peuvent avoir de l'importance. Ils sont quasiment les seuls à investir nos cimetières. Tout se passe comme si l'Histoire pouvait commencer chaque matin et comme si chacun d'entre nous à force de croire en son omnipotence avait reconnu sa totale impuissance. Et s'agissant de la *résurrection*, je me dis que cela suppose tout d'abord de mourir. Que nous enseigne la mort de nos proches? Que dois-je perdre pour renaître? Ne dois-je pas admettre que « mon » judaïsme soit appelé à « mourir » pour renaître? Ne dois-je pas admettre que mon idée du judaïsme doit mourir pour renaître? Et si je prépare l'arrivée du Messie ou la période messianique (où chaque Homme sera désigné par un Nom et reconnu comme Unique et représentant de l'Universel) ne s'agira-t-il pas que j'accepte d'être « prêt » à la condition de ne plus être Juif mais Homme? Je fais référence aussi aux travaux de Jean-Luc Nancy à propos « *d'un possible usage de la négativité* » (chronique du 23 mai 2003 sur France Culture): « Nous avons du mal avec la négativité. La mort, le silence, l'absence, le vide, la solitude, la démesure et l'infini nous obsèdent d'une mauvaise obsession, car un vertige morbide paraît s'y mêler à l'impossibilité de les inscrire dans une *économie*, c'est à dire aussi bien dans une *écologie* (...), dans une *demeure*, dans une

*habitation et dans une familiarité(...)* ». Et c'est là que chacun d'entre nous dans l'assemblée est invité à se poser la question de son propre rapport à « la négativité » et notamment, comme je le fais moi-même, de me demander à quel sorte de médecin je confierais mes derniers moments de vie si je décidais, par exemple, de ne pas faire durer des douleurs atroces dans le cadre de l'évolution d'un cancer. J'aimerais que se soit un médecin qui n'aurait pas hésité à s'ouvrir à moi, fraternellement, de ses propres convictions sur la mort (la manière dont il se représente la sienne et celle de ses patients) et sur la sexualité (c'est à dire sur le moteur qui le pousse à écouter son patient, à accepter ses différences et sa complexité sans chercher à le faire « taire »). Or là je me rends compte avec Martin WINCKLER (« La maladie de Sachs » et « Les Trois Médecins ») que ces questions cruciales ne sont pas enseignées à la faculté de médecine où on transmet, avant tout, au futur praticien le sens de la compétition, de la rivalité et de l'appartenance à une corporation. Ces questions cruciales ne sont pas plus abordées durant toute la scolarité et tout se passe comme si la société acceptait de déléguer au médecin un pouvoir et un savoir (sur la mort et la sexualité notamment) auxquels il a été peu enseigné au détriment de l'utilisateur qui reste celui qui en connaît le plus dans ces 2 domaines, en ce qui le concerne. La question de « L'avenir de l'Homme » peut se poser autrement, non pas seulement en terme de « bien ou mal naître » ou « bien ou mal mourir » mais en terme de capacité d'accueil et d'accompagnement de la société en question. L'enfant à venir est-il le bienvenu, quel qu'il soit? L'adulte qui va mourir pourra-t-il nous quitter dignement? Et à ce sujet, je me demande bien sûr où en sont les médecins par rapport à ces questions? Force est de constater que leur formation reste rudimentaire à ce sujet; que le temps moyen de consultation chez un généraliste (entre 7 et 10 minutes) ne permet pas de prendre le temps de se confier, d'exprimer ses doutes et ses craintes et de mesurer la capacité d'écoute du praticien. Force est de constater aussi que l'histoire récente de la médecine occidentale ne pousse pas à l'optimisme. L'étude de la recherche du sens de l'adhésion des médecins allemands au nazisme à partir de 1933 est très éclairante. C'est la profession qui a rejoint le nazisme dans la proportion la plus importante sans y être contrainte. C'était la meilleure médecine du monde jusqu'en 1933 (obtention du plus de prix Nobel de Médecine). Ce sont eux qui sont à l'origine des premières lois raciales nazies dès le 14 juillet 1933 :

« Prévention de la transmission des maladies héréditaires » qui va codifier la stérilisation forcée des sourds, des schizophrènes, des alcooliques graves ou des épileptiques héréditaires. Cependant, on est frappé en s'intéressant aux débats du procès de Nuremberg de constater que les juges militaires et les experts médicaux américains ont une idéologie qui n'est pas vraiment éloignée de celles de ceux qui sont jugés (23 dont 6 seront exécutés) concernant la possibilité d'expérimenter sur du matériel humain. La seule véritable différence résidera toujours dans le fait que les nazis auront le droit de *tout faire* sur leurs « cobayes ». N'oublions jamais que l'idéologie médicale occidentale est baignée par l'eugénisme qui n'épargne aucun grand pays. On peut même lire sous la plume du Dr Alexis CARREL, prix Nobel de Médecine en 1912, dans l'« L'Homme cet inconnu » publié en 1935: « Le conditionnement des criminels les moins dangereux par le fouet, ou par quelque autre moyen plus scientifique, suivi d'un court séjour à l'hôpital, suffirait probablement à assurer l'ordre. Quand aux autres, ceux qui ont tué, qui ont volé à main armée, qui ont enlevé des enfants, qui ont dépouillé les pauvres, qui ont gravement trompé la confiance du public, un établissement euthanasique, pourvu des gaz appropriés, permettrait d'en disposer de façon humaine et économique. Le même traitement ne serait-il pas applicable aux fous qui ont commis des actes criminels? Il ne faut pas hésiter à ordonner la société moderne par rapport à l'individu sain. » Notons au passage que l'on trouve cette citation, dans le texte, aujourd'hui encore dans les rééditions au moins jusqu'en 1968. Notons qu'il y avait une rue CARREL à Strasbourg jusqu'en 1993, à Haute-pierre... autour du CHU ! En terme de rapport à l'histoire de la médecine, signalons aussi une anecdote locale édifiante qui concerne le Professeur René LERICHE qui a donné son nom à un des pavillons les plus prestigieux des Hospices Civils pour ses découvertes dans le traitement de la douleur. A son sujet, on oublie toujours de rappeler qu'il fut le premier président du Conseil Supérieur de l'Ordre sous Vichy de 1940 à 1943 et qu'il fut à ce titre celui qui fit appliquer les lois raciales d'exclusion sur ses confrères juifs. Peut-on enseigner la médecine à Strasbourg et y être enseigné sans revendiquer la paternité des pages lumineuses et des pages sombres de notre histoire? *Les impasses ne risquent-elles pas de modifier l'état d'esprit des praticiens qu'on estimerait incapable de juger l'Histoire? Comment*

*pourraient-ils être à l'écoute alors des histoires souvent tourmentées de leurs patients* En mémoire des atrocités commises par les médecins nazis ,dont la plupart ont été « recyclés » après guerre, en mémoire du fait que MENGELE appelait familièrement les jumeaux tziganes sur lesquels il expérimentait ,avant de les tuer, « *mes lapins* »,n'est-il pas indispensable de protéger les plus fragiles et stigmatisés d'aujourd'hui ?Il faut pouvoir se livrer à différentes expériences conceptuelles:1) s'identifier aux victimes du nazisme.2) s'identifier aux bourreaux et se convaincre qu'ils percevaient leurs victimes ,en toute sincérité, comme des corps étrangers nuisibles à la bonne marche de la société et propre à menacer son développement et non pas comme des êtres humains à part entière. *Rappeler aussi que de la victime et du bourreau, seul le bourreau s'exclut de lui-même du champ symbolique de l'humanité et que nous sommes invités à réparer ses « fautes » afin de protéger ses descendants.* A partir de là demandons-nous ce qui à l'œuvre de la répétition aujourd'hui même sous d'autres formes. *Qui sont « les juifs d'aujourd'hui » ?* Il faut toujours le rappeler à un moment où le président du principal syndicat de dentistes proposait, il y a 2 mois, de créer des listes d'attente pour le bénéficiaires de la CMU et où le gouvernement imposait , en décembre 2003,3 mois de présence sur notre territoire pour pouvoir revendiquer l'accès aux soins au détriment de la nécessité de soigner les porteurs de maladies chroniques ou les victimes de traumatismes psychiques. *L'exercice de la médecine n'est-il pas intemporel et universel ?* Je ne peux m'empêcher enfin d'évoquer les « Sonderkommandos » d'Auschwitz dont Primo LEVI rappelle qu'ils ont touché le fond de l'abjection dans les camps, détenus obligés de vider les chambres à gaz des corps des suppliciés avant de la brûler non sans avoir récupéré cheveux et dents en or (cf « Les Naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz », pages 57 et 58) Puis-je me permettre de suggérer un lien entre la « résurrection chrétienne »qui en appelle à l'édification d'un savoir et à l'exemplarité d'une pratique et la Pâque Juive PESSAH qui

signifie « saut » et qui porte en elle la notion de transformation,de renaissance, de résistance morale et éthique et de dynamique évolutive sous-entendant de servir l' Humain et la Vie plus que le Dogme ou l' Institution? PESSAH nous rappelle que toute vie est d'abord exil et exil de la conscience .L' exil n'est pas un accident, mais un phénomène cyclique constitutif de toute vie qui doit nous préparer à « la délivrance » et « au réveil ».Puis-je me permettre de suggérer 2 moyens de régulation des conflits humains?1) Tenir compte dans l'unité de base qu'est le couple du fait que ce que dit le conjoint est toujours « vrai », même s'il n'y met pas toujours les formes .2) Supprimer les podiums aux prochains jeux olympiques et faire changer d'équipe les buteurs de la prochaine coupe du monde dès qu'ils ont marqué.

Dr Georges-Yoram FEDERMANN Citoyen psychiatre du Centre Ville, né juif et devenu médecin (Strasbourg)

*CELUI POUR QUI LE SOLEIL NE BRILLE PLUS IL N' A PLUS BESOIN D' AMOUR.COMBIEN DE CHAGRIN PLEURE POUR LUI, IL N' PAS BESOIN DE LE SAVOIR. HOMMES, LAISSEZ LES MORTS TRANQUILLES A VOUS APPARTIENT LA VIE CHACUN A BIEN ASSEZ A FAIRE A LEVER LE BRAS ET LE REGARD. LAISSEZ LES MORTS ILS SONT LIBRES DANS LE SABLE HUMIDE. VOUS, SORTEZ DE L'ESCLAVAGE, DE LA MISERE ET DE LA HONTE.UN COMBAT VAUDRAIT-IL DES LAURIERS, EPARGNEZ A LA MORT CES CADEAUX ! MAIS REPRENEZ L'EPEE DU MORT ET MENEZ SON COMBAT JUSQU'A LA FIN. VOULEZ-VOUS FAIRE QUELQUE CHOSE DE BIEN POUR CEUX QUE LA MORT A RENCONTRES. HOMMES, LAISSEZ LES MORTS TRANQUILLES ET ACCOMPLISSEZ LEUR ESPOIR*

**ERICH MÜHSAM**

## Courrier des lecteurs

### *Une candidature singulière...*

*La Rédaction du Volantino, en ce début du mois d'avril 2005, a reçu la copie d'une réponse faite au Docteur Federmann par un mystérieux Monseigneur Alfred Cauchon, dont nous n'avons pas retrouvé la trace. Puis la supplique d'une certaine Héloïse nous est également parvenue, tout comme le courrier d'un obscur J.M. Nous publions intégralement ces écrits à l'attention de nos lecteurs, pensant qu'ils sauront distinguer sans mal le bon grain de l'ivraie.*

Cher Monsieur Federmann,

Nous vous remercions très sincèrement pour l'envoi de votre CV, qui a retenu toute la très haute attention de la Curie. Nous devons reconnaître que votre candidature ne manque pas d'intérêt, que votre engagement missionnaire en faveur des plus démunis nous a profondément touchés, et que notre Seigneur Bien-Aimé saura certainement vous reconnaître au jour du Jugement. Des obstacles existent cependant, en-dehors de l'aspect tout à fait secondaire de votre non-célibat. En particulier, nous avons les plus vives inquiétudes quant à vos habitudes vestimentaires quelque peu fantaisistes et/ou négligées, peu compatibles avec la très haute fonction à laquelle vous prétendez. Par ailleurs, même si votre récent sermon pascal paraît très fédérateur et de nature à ramener vers notre très Sainte Mère l'Eglise de nombreuses brebis égarées, nous appréhendons que vous ne drainiez avec vous un certain nombre de brebis galeuses, en particulier des mécréants de vos amis, ou d'autres encore dont la foi (et le foie...) a subi l'influence corruptrice de nourritures terrestres trop riches. Enfin, dans un registre plus technique, nous craignons que votre pratique du chant reste en deçà des exigences de votre très haute mission, de

même que votre connaissance des langues étrangères (italien courant indispensable). Ces réserves faites, nous vous remercions à nouveau d'avoir voulu apporter un souffle neuf à notre vénérable institution, et gardons précieusement votre courrier de candidature pour une prochaine vacance de poste. Soyez (cul-) bénit pour les siècles des siècles.

Monseigneur Alfred Cauchon,  
DRH, Cité du Vatican  
Tertius Aprilis Anno Domini MMV

« Supplique d'Héloïse »

Cher Monseigneur Alfred Cauchon,

Permettez-moi, en tant qu'humble fidèle et dans mon français macaronique, de plaider pour la candidature au poste de Pape de Monsieur Federmann, que je trouve absolument à la hauteur de ses mérites. Son élection lui permettrait de sortir de la citadelle de Strasbourg pour s'enfermer dans une forteresse véritable mais plus digne de lui, la « Città del Vaticano », qui a en plus l'avantage de bénéficier du soleil du Sud. Cela nous permettra, à nous les pieuses femmes, d'aller au moins le voir le dimanche matin, encadré dans la fenêtre de son appartement où il voudra bien nous bénir.

Je ne trouve pas, cher Monseigneur, que le non-célibat de notre candidat fasse obstacle à son élection, parce que quoi de meilleur que le mariage pour assurer le plus total dévouement à notre Sainte Mère l'Eglise ? Pour ce qui est de l'italien « courant », il faut rappeler que celui de Jean Paul II ne l'était pas du tout, et de toute façon, si cela peut servir à soutenir ma proposition, je m'offre de lui donner des cours, par correspondance bien sûr, exercice dans lequel je suis bien expérimentée.

Votre dévote Héloïse

Mon Père,

Je suis vraiment désolé que votre dossier de candidature au Saint Siège ait été aussi rapidement réfuté. Sans doute l'impudicité, la simonie des personnes à qui vous ne comptez pas vos actes de charité ont nui à votre accès à l'épiscopat romain et je me lacerè, me donne pénitence et discipline en pensant que je suis un impie de vos amis. Mais quoique n'ayant aucun diplôme en histoire, permettez-moi de vous faire remarquer qu'à la date de soumission de votre très sanctus atque benedictus curriculum vitae notre très saint Père le Pape - requiescat in pace - n'avait pas encore rejoint la maison du Père et de la très Sainte vierge Marie, Mère de Dieu. Sa succession n'était pas encore ouverte et aucun appel à candidature n'avait encore été fait sur le net par le Panzer-Kardinal Ratzingerus. Aussi, bien qu'aucune autorité d'ici bas, aucun ange ni archange ne m'y autorise, je ne saurais que trop vous suggérer, mon très saint Père, de soumettre à nouveau votre CV au Conclave.

Pour accroître vos chances, je vous suggèrerais, très humblement, d'y joindre le dossier ci-attaché\* que je soumetts à votre méditation.

Je prie sainte Catherine et sainte Marguerite, inspiratrices de la Pucelle, la bergère lorraine, d'intercéder pour votre cause en Très haut lieu.

En union de prière avec vous dans le Saint-Esprit guili guili.

J.M.

\*Non retrouvé, probablement jugé trop peccant.

## **Italiques...**

*Nous publions ci-après plusieurs textes autour de l'Italie, dans le but d'entretenir et de stimuler la vocation européenne élargie de notre bulletin.*

## **Le Dictionnaire de la psychanalyse\* traduit en italien...**

Nel settimo dei suoi seminari, dedicato al transfert, Lacan esplora con passione il Simposio di Platone per trovare nella posizione di Socrate il modello di quella dell'analista. Socrate, ci dice, è animato più di ogni altra cosa da "un desiderio di sapere infinito" che si origina nel punto vuoto, cieco del suo essere; un sapere non saturabile e sospinto da una mancanza centrale. Il sapere della psicanalisi ha questa origine e questa struttura. Come è possibile allora costruire un dizionario di questo sapere così anomalo, decentrato, mancante per definizione? E in base a quali criteri e con quale impianto?

Intorno a questa difficile domanda, e per volontà di Lacan ancora vivo, all'interno dell'Ecole freudienne de Paris si era costituito un gruppo di lavoro, detto appunto del dizionario, sotto la responsabilità di Charles Melman. Il progetto, nella sua prima edizione francese, si realizzerà soltanto nel 1995, all'interno dell'Association Freudienne sotto la guida di Roland Chemama. Dopo questa prima il dizionario conoscerà altre due edizioni per realizzare le quali nel frattempo si è affiancato nella cura Bernard Vandermesch.

La terza edizione, quasi raddoppiata, è il risultato del lavoro d'equipe di un gruppo di psicanalisti che si è accresciuto nel tempo - sono quasi sessanta ingaggiati nella stesura- e ad ognuno dei quali sono state affidate una o più voci in ragione delle loro particolari competenze. Il risultato è una voluta non uniformità, voci

che costruiscono percorsi né chiusi né oggettivanti, costruzioni di tracciati di cui solo il singolo autore è responsabile. Come deve essere per una disciplina, la psicanalisi, che fa della flessibilità, del suo continuo farsi e dell'incompiutezza la sua specificità, senza nulla togliere né al rigore dell'impianto teorico, né alla leggibilità.

Un dizionario, dunque, deliberatamente plurale sia nei modi della scrittura che nel criterio di stesura dei lemmi e che preserva la vivacità del discorso psicanalitico dall'imbalsamazione del discorso universitario. Fatti salvi alcuni vincoli, come l'esplorazione preliminare delle voci nell'opera di Freud, quando si tratta di concetti freudiani, e in quella di altri autori classici prima di passare all'elaborazione di Lacan, come l'osservanza di criteri di uniformità editoriale.

La novità dell'opera consiste anche nella proposta di lemmi inusuali che non sono solo concetti ma che hanno valore di significanti, "operano cioè su diversi registri, che assumono un senso diverso in funzione della loro storia, del loro contesto, dei campi semantici dai quali provengono, ma anche di analogie e derivazioni rispetto a ciò che costituisce il loro versante fonetico...Si leggano a tal proposito le voci *dé-sens/indé-sens*, *disque-ourcourant*, *dit-mension*, *m'etre (m'essere)*" , avvertono i curatori nella premessa.

Accanto a questi nuovi significanti di derivazione fonetica troviamo voci che riguardano le scritture logiche, algebriche, topologiche, come è il caso di "matema", "notazione algebrica", "logica modale", "schema L", "cross-cap", ma anche lemmi propri della tradizione psichiatrica come "sindrome di Cotard", "automatismo mentale", "sindrome di Fregoli" che Lacan ha integrato nella sua dottrina. E poi ci sono le grandi invenzioni concettuali di Lacan, "oggetto a" oppure "Altro" o "RSI (reale, simbolico, immaginario). Alcuni lemmi più di altri testimoniano del transfert di Lacan su Freud, valga per tutti la voce "desiderio", il "Wunsch"

freudiano. La stesura di questa voce, affidata a P.C. Cathelineau, psicanalista e filosofo di formazione, risulta particolarmente difficile da condensare in un lemma perché Lacan non solo ha dedicato a "Le désir et son interprétation" un intero anno di seminario (1958-59, ahimè ancora inedito in versione integrale ma disponibile nelle stesure a circolazione interna dell'Association lacanienne internationale) ma ha ripreso più volte il concetto lungo il corso del suo insegnamento, in particolare l'anno successivo (Le transfert, 1959-'60), per articolarlo con l'amore e col transfert. Qui come altrove il sapere della psicanalisi, e dello psicanalista che ne scrive, non ha pretese esaustive ma fa comunque il punto, per così dire, sullo stato dell'arte.

Il lettore, in conclusione, potrà servirsi dell'opera come bussola di ricerca, come mappa di percorso nel campo della clinica e della formalizzazione a partire dal punto in cui lui stesso pone le sue questioni.

L'edizione italiana del "Dizionario di Psicanalisi", fortemente voluta da Muriel Drazien, che ha scritto la premessa all'edizione italiana, e curata dal Laboratorio Freudiano e Carlo Albarello insieme ad un affiatato gruppo di traduttori, è costata due anni di lavoro di traduzione, revisione e adattamento dei lemmi alla nostra lingua. E'augurabile che questo sforzo, insieme al rischio che si assume licenziando un'opera del genere, sia compensato da un risultato; e il più augurabile dei risultati é che questo Dizionario sia accolto dai suoi lettori come un'introduzione rigorosa ma al tempo stesso accessibile all'insegnamento di Lacan, un insegnamento che rifugge dal sapere predigerito e che esige di essere continuamente interrogato e rilanciato per saperne "ancora". In questo senso il Dizionario di Psicanalisi rappresenta anche un esercizio e un esempio di stile, di uno stile di discorso.

Marisa Fiumanò (Milano)

## Dizionario di psicanalisi

A cura di Roland Chemama e Bernard Vandermesch  
Edizione italiana a cura del Laboratorio freudiano  
Gremese editore 2004 30euro

\* Roland Chemama et Bernard Vandermesch,  
Larousse, 1995, 2003, actuellement indisponible

### Napoli...

Su un treno, un Napoletano vuole conversare con un lord inglese, e gli chiede: "Uot is ior neimm ?" E il lord: "My name is Bond... James Bond, and yours ? - Mai neimm is Sep... Giu Sep!!!"

Una signora di Napoli:  
"Ho 10 figli; si chiamano tutti Gennarino."  
"E come fai a distinguerli?"  
"Li chiamo per cognome!"

Un turista sale su un tram a Napoli e inserisce il biglietto nella timbratrice. La macchinetta fa TLAC-TLAC. L'autista si volta di scatto e grida: "CHE CAZZ È 'STU RUMMORE ?"

Napoli: un rapinatore sale sull'autobus grida: "Fermi, questa è una rapina!" Un signore si alza e dice: "Maronn' mia... che spavento... pensavo fosse 'o controllore!"

I vigili urbani di Napoli, per incoraggiare l'utilizzo delle cinture, hanno deciso di dare un premio di 5.000 Euro al primo automobilista che ogni mattina passa davanti a una pattuglia con la cintura allacciata. Il primo giorno il premio va a una macchina che sta uscendo dal porto. I vigili la fermano e si congratulano con l'automobilista. Uno dei vigili gli chiede cosa pensa di fare con i soldi vinti. "Beh" dice l'automobilista "Penso che andrò a scuola guida per prendere la patente". "Non statelo a sentire" interrompe la donna vicino a lui "Sragiona sempre quando è ubriaco". Sul sedile posteriore un uomo che stava dormendo si sveglia, vede la scena e grida: "Lo sapevo che non saremmo passati con una macchina

rubata!". Improvvisamente, si sente un colpo dal baule, e due voci con accento africano chiedono: "E allora, siamo fuori dal porto?"

(*Reçu de Sarajevo, merci à notre correspondante !*)

### Hommage à Luigi Bonalumi

L'écrivain et traducteur de l'italien Luigi Bonalumi nous a quittés il y a un an, en avril 2004. Ses amis de Ventimiglia ont organisé le 2 avril dernier une réunion à sa mémoire, où Gianluca Paciucci, poète et enseignant, actuellement à Sarajevo, a présenté ce très beau texte, qu'il nous a autorisés à publier dans le *Volantino Europeo*. Qu'il en soit ici très chaleureusement remercié, et que grâce à lui, « les cendres [du diaporu] continuent à fleurir ». Rappelons que Luigi Bonalumi, qui alliait la discrétion et l'érudition, l'humour et la gravité dans une sagesse toujours lucide et légère, avait été récompensé en novembre 1997 à Arles par le Prix Halpérine-Kaminsky « Consécration ». Il avait été le premier traducteur en français de *L'Affreux pastis de la rue des Merles* de Carlo-Emilio Gadda. Passionné par la civilisation des Etrusques, il leur a consacré un essai très original, malheureusement resté inédit à ce jour. Enfin, il avait entrepris une très belle traduction de Dante, qui restera hélas inachevée.

Lien vers les *Assises de la Traduction littéraire en Arles* :

<http://www.atlas-citl.org/index.htm>

N.B. Le texte de Gianluca Paciucci est publié en italien, mais nous vous proposerons une version française dans une prochaine édition du *Volantino Europeo*.



## Luigi, Sarajevo

A noi tutte e tutti Luigi mancherà in modo irrimediabile. Ci sono ferite che non si chiudono, e maledetto chi le rimargina, maledetto chi consola e conforta, maledetto chi fa del rimedio la sola libertà praticabile. Ci sono uomini che passano nella vita di chi ha avuto la fortuna di sfiorarli, e che lasciano una traccia senza ombre: una traccia lucida di passione e di gioventù implacabile, di respiro che riprende fiato dopo ogni fatica, si siede su uno scalino o una panchina (di quelle che teppisti-assessori non hanno ancora divelto) e riparte e dispensa rigore: il rigore delle primavere negli inverni. Quando pensiamo a Luigi, a questo pensiamo: a una figura che abbiamo conosciuto già lenta e segnata, eppure più giovane di noi, privo di pregiudizi e di invidie, netto nei giudizi eppure sempre pronto a rivederli. Una lezione fresca di lotta nella vita per la vita, e contro la vita storta di questi anni. Ci diceva «ecco le immagini di sempre: la gente povera gettata nelle strade a correre, a scappare, a sfuggire ai mitra della soldataglia: io li ho visti quand'ero giovane, gli amici ebrei, e oggi guardate questo schermo, Ruanda e Jugoslavia...», e la sua indignazione prendeva la forma d'una lacrima a forma di coltello.

Quest'Italia che non lo meritava, e questi lembi estremi dei nostri, e dei suoi, due Paesi ora lo piangono: dopo la scomparsa di Francesco Biamonti, anche Luigi se ne è andato, in una domenica delle Palme – noi con le palme rivolte al cielo muto. Restano i suoi disegni, da quando ragazzino dipingendo si guadagnava la vita nella Monaco degli anni Trenta piena di contraddizioni e di felicità stridenti – raccontava di quell'anarchico, forse del solo anarchico monegasco che a ogni uscita del principe correva innocuo verso l'automobile di questi gridando 'Mort aux tyrans', e veniva preso e messo in gabbia e fortunatamente rilasciato con tutti i suoi sogni validi. Restano le sue traduzioni - Franco ed Enzo mi dicono che ha lavorato fino al giorno stesso del ricovero – e tra

queste resterà soprattutto il suo L'Affreux pastis de la Rue des merles/Quer pasticciaccio brutto de via Merulana, un Gadda rivissuto, rinato in un'altra lingua, sorella della nostra, e ricostruito da funambolo; e Carlo Coccioli, Fabrizia Ramondino, Primo Levi (le poesie, A une heure incertaine/Ad ora incerta), Anna Maria Ortese, Vincenzo Consolo e Dante, e tanti altri, tra i più grandi, da Luigi restituiti in forme che danno continue emozioni. Restano i suoi saggi illuminatifici, e purtroppo ancora inediti –sulla lingua degli etruschi, sulla percezione nelle arti visive...-, il suo non arrendersi al pensiero comune, ai pasti premasticati da fabbricanti d'opinioni o dalla pubblica opinione, e dalla società incivile, e laida. Tutto questo resta, ma non basta, perché mancherà un corpo, una presenza, un tono di voce discreto e curioso di tutto. Fresco, quando tutto attorno appassisce; appassionato, quando tutto attorno non è che cinismo e relativismo; invitante alla vita cortese, quando la scortesie governa. Che dirti, pensando a tua moglie così presto scomparsa (arrivata dall'Ungheria a cercare giustizia e libertà nella dura e accogliente Parigi della fine degli anni Quaranta), e alle di lei allieve che sono venute a trovarti fino all'ultimo; pensando ai tuoi vicini di casa (e di quella vicina che con te è stata così materna, lei così giovane); pensando alle tue sorelle, che adoravi, e a quella che ti ha preceduto di poche settimane nell'ultimo viaggio; pensando alla tua famiglia presente, e a tutte e tutti noi che assistiamo all'irreparabile, all'immedicabile, a ciò che non potrà più essere. Che le tue ceneri continuino a fiorire e che tu possa resistere in noi giorno dopo giorno, istante dopo istante affinché lo spettacolo non ricominci, e che ci sia concessa in tuo nome una pausa di vita in questa esistenza folle e inquieta. Che tu possa restare in noi come uno scandalo non gridato ma tremendo. Che noi si possa essere minimamente degni di te.

Gianluca Paciucci (Sarajevo)

## L'Intellectuel

Vous lui parlez de la créativité démultipliée dont vous faites preuve ces jours-ci, et sa réponse vous inquiète quand il vous parle du syndrome de Mankdevitch. D'abord vous ne pensiez pas qu'un trouble tel que le vôtre puisse être répertorié, ensuite vous vous demandez de quelle cochonnerie vous pouvez bien encore souffrir ? Et il vous explique.

Non, plutôt il répète. Il répète parce qu'apparemment vous avez mal entendu.

Ce dont il vous a parlé, sur un ton docte et sérieux qui vous a troublée en effet, eh bien c'est ce que lui nomme Le Syndrome du Manque de Bite, difficile à entendre dans le bon sens évidemment, et d'une quand on en souffre - parce que ça doit rendre sourd aussi, il n'y a pas de raison - et de deux quand on est prise au dépourvu au milieu d'une conversation scénaristique du plus haut niveau mettant en scène, à droite un pénis à épines pour bien faire crier les filles quand il faut, et à gauche de la coke bio pour que ça ne leur fasse pas trop mal quand même. Alors comment veut-on, qu'au milieu de telles considérations entrelardées d'autres encore sur « Le Concept de responsabilité chez Levinas » ou bien « Le Cinéma de Duras est-il vraiment du cinéma », comment veut-on que vous ayez compris correctement, et immédiatement, de quoi il s'agissait ! Vous alliez y réfléchir en tout cas, à ce que vous avait dit cet ami très cher, affligé lui-même par ricochet du Syndrome du Rat de ses femelles, qui semblaient régulièrement frappées d'une inertie sexuelle indigne des compétences que forcément vous lui attribuez (puisqu'il vous en assurait). Le Syndrome du Manque de Bite. Une appellation déjà beaucoup plus concrète que celle de la sublimation freudienne, apte à rebuter plus d'un créateur névrosé.

Nul doute que c'était à faire contrôler-breveter, et de ce pas d'ailleurs vous alliez le lui suggérer.

Edith Soonckindt (Bruxelles)

<http://users.skynet.be/edith.soonckindt/>

## Les introuvables du *Volantino...*

**AUTHENTIQUE** extrait d'un **manuel scolaire d'ECONOMIE DOMESTIQUE** pour les femmes, **publié en 1960.**

**FAITES EN SORTE QUE LE SOUPER SOIT PRÊT :**  
Préparez les choses à l'avance, le soir précédent s'il le faut, afin qu'un délicieux repas l'attende à son retour du travail. C'est une façon de lui faire savoir que vous avez pensé à lui et vous souciez de ses besoins. La plupart des hommes ont faim lorsqu'ils rentrent à la maison et la perspective d'un bon repas (particulièrement leur plat favori) fait partie de la nécessaire chaleur d'un accueil.

**SOYEZ PRÊTE :**  
Prenez quinze minutes pour vous reposer afin d'être détendue lorsqu'il rentre. Retouchez votre maquillage, mettez un ruban dans vos cheveux et soyez fraîche et avenante. Il a passé la journée en compagnie de gens surchargés de soucis et de travail. Soyez enjouée et un peu plus intéressante que ces derniers. Sa dure journée a besoin d'être égayée et c'est un de vos devoirs de faire en sorte qu'elle le soit.

**RANGÉZ LE DÉSORDRE :**  
Faites un dernier tour des principales pièces de la maison juste avant que votre mari ne rentre. Rassemblez les livres scolaires, les jouets, les

papiers, etc. et passez ensuite un coup de chiffon à poussière sur les tables.

PENDANT LES MOIS LES PLUS FROIDS DE L'ANNÉE, il vous faudra préparer et allumer un feu dans la cheminée, auprès duquel il puisse se détendre. Votre mari aura le sentiment d'avoir atteint un havre de repos et d'ordre et cela vous rendra également heureuse. En définitive veiller à son confort vous procurera une immense satisfaction personnelle.

#### RÉDUISEZ TOUS LES BRUITS AU MINIMUM :

Au moment de son arrivée, éliminez tout bruit de machine à laver, séchoir à linge ou aspirateur. Essayez d'encourager les enfants à être calmes. Soyez heureuse de le voir. Accueillez-le avec un chaleureux sourire et montrez de la sincérité dans votre désir de lui plaire.

#### ÉCOUTEZ-LE :

Il se peut que vous ayez une douzaine de choses importantes à lui dire, mais son arrivée à la maison n'est pas le moment opportun. Laissez-le parler d'abord, souvenez-vous que ses sujets de conversation sont plus importants que les vôtres. Faites en sorte que la soirée lui appartienne.

(Etc.)

**NDLR** *Nous tenons d'autres extraits à la disposition des lectrices et lecteurs qui voudraient se plonger dans les insondables délices de l'économie domestique.*

## Lectures

### Le cloaque et la voix

« Non tu n'es pas, Rome. » Mais ce vocable à lui seul semble alimenter la machine. A travers tous les temps de la ville-monde, André Frénaud s'est donné la peine d'ériger un nouveau monument. Et quand nous pensons à Rome, désormais, nous avons à l'esprit le grand corps de son poème en quinze mouvements. Quant à la figure occupant tout l'espace de son âpre ruminant, les contours n'en sont pas faciles à saisir. Elle passe pour la Sorcière et se dissimule sous quelques autres masques. C'est la vérité muette, à déterrer, l'éminente mégère à l'affût dans le fleuve. Et sa première occurrence délivre l'énigme sur le mode abrupt qu'affectionne Frénaud: « La vieille entendra-t-elle ces voix secrètes ? » Il est vrai que pèsent dans la demande bien des sous-entendus. Il est vrai aussi qu'elle s'achemine vers sa délivrance aussi sûrement qu'un être en gésine. Grosse de la voix, mais laquelle ? Que nul ne peut entendre. « Entendra-t-elle ? » Mais qui l'entendra ? Elle, c'est-à-dire ? « Enfin la grande, l'innombrable, se rassemble et se cherche un visage, se forme parole par le grondement (...) » Du fleuve s'élève la parole inouïe de la matrice. La première se nomme Anna Perenna, dont Ovide nous dit qu'elle est enfouie dans un affluent du Tibre. Sa voix « toute présence (...) soudain m'inonda ». Soyons très attentifs à cette ouverture. C'est justement là que se noue l'intrigue par un tour de passe-passe où l'auteur se fait ventriloque, acteur et public à la fois, l'un pour l'autre indiscernables. L'épigraphe de l'oeuvre l'annonce plus nettement encore : « Laisse venir toutes figures affrontées dans la parole. » Le désir sans doute méritait bien son épopée. A Frénaud il fut donné de pouvoir l'écrire dans le courant d'une analyse avec André Green. Mais il ne lui aura pas suffi de bâtir la ville des père-et-mère, il aura

dans le même élan ressuscité celle des millénaires. Avec ses vasques et ses palais, ses tours, ses places et ses détours. Parmi ces éboulis glorieux, la pythie, la vestale et « l'antique noyée qui s'éveille au printemps » donnent corps au visage de la mère. Incidemment, il nous est confié que celui qu'elle nourrit tête un lait noir comme la nuit, que la vestale fut enterrée vive pour avoir failli. Et que la pythie... Mais c'est assez : dans quelque trou que l'on demeure, on se débat dans la même « hurlante sépulture ». La même rage dévastatrice affecte l'idée de la Nativité : « La nuit trop pleine a crevé son sac. » Dieu peut ricaner, la Vierge se flétrir, après la mise bas l'espoir demeurera. Et même après l'invivable face-à-face de la fille de l'homme, pardon de la mère de l'homme, avec son enfançon. « Au plus noir de minuit », on aperçoit le poète remuer les morceaux du nouveau-né dans le « petit lit originel, vipérin ».

Rome n'est-elle pas le lieu rêvé pour tronçonner le corps de celle « qui nous a porté un sort toute la vie » ? Elle est brûlée, la vieille, Campo de Fiori, « partout au monde ». On ignore encore de qui, la face calcinée, la sienne ou le revers de Janus grimaçant. A moins qu'il ne s'agisse d'une illusion d'optique : dos à dos, les dents contre les dents. Mais qu'allons-nous chercher là ? « Un ventre vide, voilà le secret. »

« Verbiage » Tour à tour songeur, méditatif et sarcastique, l'esprit, dirait-on, se rebelle, conteste, argumente. De loin en loin, retranchée dans ses italiques, une autre instance interroge pour savoir qui machine la loi de nos désirs. Du reste, « qui jugera ? »

Après coup, chemin faisant, Frénaud revisitera son « monument de langage » pour en extraire le message au nom du savoir freudien, avec le souci peut-être de cartographier sa passionnante rêverie. L'éditeur des *Gloses à la Sorcière* nous signale à l'occasion que le commentaire se perd les sables, car elle est rétive, la vérité. Mais Frénaud s'obstine à gratter de son

poème la « couche suffisante d'intelligibilité », comme disait Mallarmé. Tâche interminable à quoi chaque lecteur s'attellera, sachant que le cri de la « grande nourricière » demeure « inentendu ». N'importe lequel, qui s'attache à ses pas, ne se sent guère capable d'en disséquer le sens: le texte est « bordé d'ombre » où nous tendons fatalement. Si le prurit de l'interprétation ne nous démangeait pas trop fort, on ne craindrait pas de dire que la « bouche de vérité », bocca della verita, qui se trouverait dans l'atrium de Santa Maria in Cosmedin, est l'attribut dont le poète se voudrait digne, à cette seule condition, si l'on en croit la légende, que le cloaque fume - c'est une dalle d'égout. Et c'est là que nous irons jouir, et là que la Loi nous l'interdira. Entre le boeuf et l'âne, la louve et la truie. Gérard Weil (Nanterre)

*La Sorcière de Rome*, André Frénaud, Gallimard, 1984.  
*Gloses à la Sorcière*, André Frénaud, Gallimard, 1995.

### L'intolérable leçon du 20<sup>ème</sup> siècle

Le 19 mars 1944, les troupes nazies envahissent la Hongrie, puis, entre le 15 mai et le 8 juillet 1944, plus de 400 000 Juifs sont déportés. Après une pause, due à l'intervention du régent Horthy, le génocide reprend en octobre avec « l'arrivée au pouvoir de Szalasi [le chef des nazis hongrois], et de la racaille » (Miklos Molnar, *Histoire de la Hongrie*, Perrin, 2004). Peu avant, alors que l'Armée rouge foulait déjà le sol du pays, Horthy a tenté de demander l'armistice aux Russes, initiative qui échoua. C'est dans ce contexte particulièrement meurtrier que commencent les *Mémoires* de Sándor Márai (1900-1989), grand écrivain hongrois que l'on découvre de plus en plus ces dernières années.

Au lendemain de Noël 1944, il rencontra « son premier soldat russe », qui sourit comme un enfant lorsqu'il apprit que son

interlocuteur était écrivain : la rumeur disait en effet que les Soviétiques respectaient les écrivains. Les combats se poursuivaient, les « orgues de Staline » crachaient leurs obus, et Budapest subit de très lourdes pertes humaines et matérielles. Ce n'est qu'à la mi-février « que les derniers SS accrochés au château de Buda en ruine furent vaincus » (Molnar).

L'intérêt des mémoires de Márai est de nous montrer comment, dans une vie quotidienne difficile, marquée par la pénurie, l'écrivain qu'il était entré en contact avec les soldats du « libérateur-occupant ». Venus de toutes les régions de l'Union soviétique, ils posaient à l'auteur la double question de la fin de la vision chrétienne et humaniste du monde, ou du début d'un monde différent. Marqué à l'époque par les écrits de Spengler, théoricien peu progressiste du déclin de l'Occident, il voit poindre une phase de glaciation de l'humanisme chrétien. Les Orientaux (en l'occurrence les Soviétiques) disposaient selon lui d'un espace suffisant pour battre en retraite quoiqu'il arrive (contrairement à ce qui se passa pour Hitler), d'une conception plus souple du temps, et aussi de la dimension de « la misère russe – qui était loin encore d'avoir donné toute sa mesure ». Sans qu'il tombe dans des propos racistes, il trouve au caractère de Piotr, Fedor et Anatol « quelque chose d'indéterminé qui contrastait fortement avec les contours nets de la personne occidentale ». Il voit dans le « halo d'impersonnalité » dont dispose l'Oriental un refuge toujours disponible, au même titre que le temps, l'espace ou la misère.

Écrivain, Márai le reste lorsqu'il critique Sartre, obsédé lui par l'écrivain du 19<sup>ème</sup> siècle aliéné au service de la bourgeoisie, pour défendre l'écrivain porte-parole des Lumières et de la Révolution française : même le public bourgeois attendrait des paroles libératrices de l'écrivain. Il nous donne aussi une intéressante sociologie de la lecture dans la Hongrie de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, avec notamment la

Haute-Hongrie et la Transylvanie, où l'intelligentsia vivait comme une minorité ethnique. Cependant, l'écrivain hongrois de l'époque ne voyait jamais le visage de ses lecteurs.

Un séjour parisien en 1947 donne à l'auteur l'occasion de nouvelles comparaisons, d'une part entre ce qu'il y avait connu dans sa jeunesse, d'autre part entre son pays et l'Occident. Même si des hommes politiques occidentaux avaient péri dans les camps de concentration, Márai trouve que la « classe politique » n'a pas changé. Quant à la littérature de l'après-guerre, il se range à l'avis des libraires parisiens – dont certains le reconnurent des années après comme un fils prodigue –, pour en déplorer l'abondance factice. Le 10 février 1947, un nouveau traité était signé, qui retaillait à nouveau dans le vif de son pays, entre autres, et remaniait les cartes de géographie tout en se référant hypocritement au « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». L'écrivain est rentré en Hongrie, plutôt amer et désabusé, pour quitter ensuite son pays en 1948.

Mais concluons avec ce qui reste d'une terrible et terrifiante simplicité : lorsque Márai passe devant, au printemps 1946, il lui est donné de voir au balcon du 60, avenue Andrássy (qui abrite aujourd'hui le Musée dit « Maison de la Terreur »), « quelques gaillards en uniformes rutilants, appartenant à ce détachement spécial que l'on nommait Sûreté de l'Etat ». Ils étaient hilares et plein de morgue. Leurs visages lui semblaient familiers : c'étaient les mêmes qui, sous le règne des nazis, un peu plus d'un an auparavant, occupaient ce balcon... Au-delà d'une mémoire visuelle qui peut toujours être trompeuse, Sándor Márai veut attirer l'attention de son lecteur sur la figure du « prolo sadique », pire que le bandit selon lui : « Il se présente sur la scène de l'histoire sur le seul ordre de ses supérieurs, et donc dégagé de toute responsabilité ». Autrement dit, les régimes totalitaires n'ont jamais eu de problèmes de recrutement.

Plutôt que de continuer à comptabiliser les victimes respectives – et de toute façon non respectées dans ces calculs - du nazisme et du communisme (faut-il encore prendre la précaution oratoire d'ajouter « stalinien » ?), il semble que seule la plongée dans l'histoire puisse permettre de dégager quelques éléments de compréhension, mais certainement pas l'espoir d'un vaccin. La leçon – si l'on ose dire – des totalitarismes qui ont massivement obscurci le 20<sup>ème</sup> siècle, est de nous inciter à étudier autant ce qui les rapproche que ce qui les sépare, mais probablement sans pouvoir espérer là non plus l'émergence de nouvelles Lumières.

Jean-Yves Feberey (Nice)

*Mémoires de Hongrie*, Sándor Márai,  
Albin Michel, 425 p., 22 euro

[Paru dans *Adrénaline*, Nice, avril 2005]

\*\*\*\*\*

## Sommaire

<i>Editorial</i>	p. 1
Le Grand Saut vers l'Inconnu et l'Etranger, Sermon pascal	pp. 2-4
Courrier des lecteurs	pp. 5-6
Italiques... (textes d'Italie)	pp. 6-9
<i>L'Intellectuel</i>	p. 10
Les Introuvables du Volantino	pp.10-11
Lectures	pp 11-14

## Et toujours...

### **Les Actes de Prague (2003) & Budapest (2004) : un volume illustré en souscription**

*Prix par exemplaire :*

France (port compris) : 35 €

Autres pays (remise en mains propres possible) : 30 €

*Confirmez votre souscription par chèque en € libellé à l'ordre de Catherine RUMEN,*

53, avenue Secrétan 75019 PARIS

Téléphone 0033 (0)1 53 19 09 02

[c.rumen@wanadoo.fr](mailto:c.rumen@wanadoo.fr)

## « Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.  
Président : Alexandre Nepomiachty  
N° FMC Piotr-Tchaadaev  
11 78 0511778

Toute correspondance ou article est à adresser à J.Y. Feberey, Secrétaire de Rédaction provisoire, 18B, rue Catherine-Ségurane 06300 Nice, ou à [jean-yves.feberey@wanadoo.fr](mailto:jean-yves.feberey@wanadoo.fr) ou encore à [piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)

© *Il Volantino Europeo*,  
avril 2005

[Prochaine parution : 15 juillet 2005](#)

Pensez dès à présent à vos écrits printaniers et de solstice d'été, et n'oubliez pas que le *Volantino Europeo* publie dans toutes les langues possibles et imaginables...